

Marc Pautrel

OZU

roman

louise bottu

Le chapitre initial de ce roman a été publié pour la première fois dans la revue *L'Infini* n° 123, Été 2013.

© éditions **louise bottu**, 2015
louise bottu 40250 Mugron
louisebottu.com

*Dans ce jardin
un siècle
de feuilles mortes !*

BASHÔ

Il sait qu'ici plus de cent mille arbres l'entourent. Il connaît leur nombre, il voit leur étendue, il se souvient qu'ils sont venus de tout le pays, donnés par chaque région pour permettre de replanter le parc après les bombardements, une patiente reconstruction, la lente croissance de la forêt, et les différentes parties du sanctuaire aussi ont été redressées, tout a été rebâti en bois de cèdre, aux portes de la ville devenues le cœur de la ville, une immense forêt pour abriter le sanctuaire du plus grand des souverains, l'empereur Meiji, le grand-père de l'Empereur actuel. Ozu aime venir seul ici, au milieu des arbres, le matin si possible. Il prend un taxi à la gare, il se fait déposer à l'entrée du sanctuaire et il marche, à jeun, dans le silence et le frais, sous le clignotement du soleil que cachent par intermittences rapides les immenses branches des arbres.

Une fois passé sous le grand portail sacré, sous les poteaux du torii qui marquent l'entrée du lieu, le chemin qu'il emprunte jusqu'au cœur du sanctuaire est long, il lui faut suivre une large allée, grande comme les avenues que l'on perce

maintenant partout dans Tokyo pour accélérer le déplacement des voitures, sauf qu'ici il n'y a que des piétons, ou parfois un jardinier avec son vélo remorquant une petite brouette, les marcheurs et les oiseaux, le silence forestier et le bruit des pas sur le sol, une vaste allée de gros sable blanc tassé, quelques feuilles et quelques branches cassées. Il sait qu'il y a un bon kilomètre, peut-être deux, jusqu'à un premier virage et un deuxième torii, puis encore un virage, et plus tard un troisième torii, on ne s'approche pas comme ça de la cour intérieure du sanctuaire de l'empereur Meiji. Il se sent très bien ce matin, pas de vertige, pas de gueule de bois, il a l'impression d'avoir hérité d'un nouveau corps pendant la nuit, l'impression que le corps, qui s'était lentement gorgé de saké toute la soirée et toute la nuit, est resté à la maison, et qu'on lui a prêté, mystérieusement, un second corps pour la matinée, ou peut-être la journée, ou même pour la vie, un corps rajeuni et comme remis à neuf.

Il est persuadé qu'aujourd'hui il va trouver des idées, que tout va bien se passer, qu'il pourra écrire un télégramme à son ami Noda ce soir pour lui annoncer une grande avancée dans le scénario. Il faut qu'il profite de ce moment, de cette passerelle inespérée entre les heures, cette courte échappée, ce retour du corps, tout passe toujours par le corps, il le sait, si le sien était en meilleur état, s'il ne s'était pas usé si vite, il

pourrait faire de bien meilleurs films, trouver des histoires plus fortes, écrire des scénarios et des dialogues qui agrippent le spectateur et ne le relâchent plus. Mais chaque chose en son temps et une seule à la fois, quand on travaille, on travaille vraiment, quand on se détend, on se détend vraiment. Et ici, maintenant, il se détend, il marche sous les arbres, dans les grandes allées du sanctuaire Meiji-jingû, la forêt sacrée au cœur de Tokyo, il ne fatigue pas, il est plein d'énergie et d'élan, plein de force, plein de joie, c'est le matin d'une journée qui semble ne pas devoir connaître de crépuscule.

À mesure qu'il s'approche du jardin intérieur, il rencontre davantage de monde, les promeneurs du week-end et même des touristes, des Américains, des Italiens, des Français, venus depuis l'autre bout de la terre jusqu'ici. La grande allée tourne encore deux fois, c'est comme si une spirale menait lentement les marcheurs jusqu'au sanctuaire central. La forêt les protège, elle protège le sanctuaire et les visiteurs. Ozu prend une grande inspiration qui lui remplit d'un coup les poumons d'une fraîcheur métallique, Tokyo l'use et en même temps le maintient vivant, il aime cette permanente potentialité de lieux et de sensations, cette concentration en un seul point du globe de tout ce qu'il aime et de tout ce dont il a besoin pour travailler. À Tokyo on a tout sous la

main, et on a même les parcs, les jardins, et cette immense forêt Meiji.

Il arrive en vue du sanctuaire et, tout bouddhiste qu'il est, il entre dans ce lieu shintoïste sans une hésitation. Sur les côtés de la cour intérieure, il aperçoit les plaques votives de bois empilées les unes sur les autres et qui forment comme une armure, épaisse et sans doute résistante, très belle dans son accumulation de tristesse et d'espoir. Il n'a aucun vœu à faire, rien à inscrire ici, en tout cas pas pour lui-même. Des vœux pour ceux qui l'entourent, oui peut-être, pour sa nièce, son neveu, et ses frères, ses chères sœurs, sa mère, son père, ses amis, tout le monde. Mais pour lui, rien, il ne se souhaite rien, ou alors seulement le travail, parvenir à rendre la vérité et offrir l'émotion.

Les visiteurs vont et viennent dans la cour, ce sont des petits groupes disséminés de deux ou trois fidèles à la démarche hésitante. On dirait que personne n'ose se rendre directement jusqu'au grand bâtiment, les gens préfèrent aller au comptoir à droite pour acheter un petit bracelet, un ruban, revenir vers les plaques votives, en accrocher une, faire une offrande, on va et vient, on hésite, on tourne en rond, la religion intimide et émeut. Il tourne en rond lui aussi dans la cour comme les autres visiteurs, quand soudain il se fige, et autour de lui tout le

monde a fait de même : une procession, en file indienne est sortie d'un des bâtiments. Oui, c'est bien cela. Tous les visiteurs observent en silence, respectueux, et ils sourient et ils voudraient applaudir, ils envient, ils trouvent cela magnifique, et ça l'est en effet, même lui en convient. Une procession s'avance dans la cour, elle la traverse. Le prêtre shintoïste ouvre la marche, suivi de ses assistantes, et derrière eux, protégés du soleil par une large ombrelle blanche que l'on porte au-dessus de leur tête : le jeune couple, les nouveaux mari et femme. Le pas de la procession est lent, les plus concentrés, solennels, habités par la foi, sont les premiers, le prêtre et les époux, et à mesure que s'étire la procession apparaissent les signes de distraction, de lassitude, de fatigue, des fous rires. Les mariés sont en habits traditionnels, leurs parents qui les suivent sont en queue-de-pie pour les hommes et en kimono pour les femmes, puis ce sont des costumes simples et encore quelques kimonos, et ensuite plus on avance dans la file, plus les amis et la famille éloignée portent des vêtements simples, non plus noirs mais gris ou marron, et les femmes sont en robe, en tailleur ou en jupe. La procession traverse ainsi la cour puis disparaît dans le jardin.

Rien de plus beau qu'un mariage, pense-t-il, c'est une magnifique illusion, parfaite en tous points, comme un film d'ailleurs, mais un film

s'arrête au bout de deux heures de projection, parfois trois, même si trois heures c'est un peu trop long pour un bon film. Alors qu'un mariage cela dure des mois et des mois, des années même, des décennies, c'est long, très long, très très long. Vivre plus de six mois tous les jours avec la même femme, ce doit être un cauchemar d'ennui, à moins que cette femme soit une déesse capable de changer de visage, de voix et de corps chaque semaine. Il s'agirait d'une femme dont le corps muterait, le premier mois elle serait une grande brune élancée, le suivant elle serait une Européenne blonde comme une Suédoise, puis une jeune Chinoise, une Indienne, une habitante d'Okinawa, puis une femme du Tôhoku, jamais la même, et tant pis si on regrette celle qui doit disparaître.

Il ressort de la cour, il repart, il est bientôt midi, il a un rendez-vous dans Marunouchi, le quartier d'affaires de Tokyo, et il est en retard. Alors, il se retrouve en face d'un petit attroupement, pas beaucoup de personnes, six ou sept. C'est la séance photo des jeunes mariés sous les arbres du parc. Le photographe a installé son superbe appareil Rollei sur un trépied. Trois jeunes couturières s'affairent autour de la mariée. Ozu remarque seulement maintenant comme elle est magnifiquement habillée. Toute en soie blanche et portant un chapeau dissimulant ses cheveux, et sur ce

chapeau immaculé ont été disposées des fleurs rouges, roses, fuchsia et saumon. La mariée écarte les bras pour laisser les couturières opérer, son époux reste sur le côté, à bonne distance, immobile, le regard fixé dans le lointain et statique comme s'il était au garde-à-vous, c'est une marque de patience et de respect, une marque de politesse et de pudeur également, il ne regarde pas dans la direction de son épouse lorsque les couturières retendent le kimono et retouchent ce maquillage blanc qui rend son visage si diaphane et met ses yeux en valeur. Ses yeux et sa bouche, note Ozu. La bouche de cette épouse est une merveilleuse promesse, tout ce qu'elle pense mais ne dit pas, tout ce que son sourire muet signifie. Elle garde les bras écartés et les couturières s'affairent, l'une à genoux devant et reprenant le pli de la taille, l'autre debout derrière et resserrant les manches. La mariée ressemble à une image sainte jamais encore représentée, une déesse protectrice dont les bras embrasseraient le monde. Elle a le regard tourné vers le sol et pourtant elle sourit, elle sait ce que ce jour signifie pour elle.

Les couturières s'éloignent et le photographe invite les époux à se rapprocher. La mariée est resplendissante et ses yeux brûlent d'un grand feu, elle est extatique et majestueuse, confiante. Elle sait que sa vie commence. Le marié est plus nerveux, son visage est fermé, il paraît soucieux,

mal à l'aise, en vérité inquiet, il semble craindre l'avenir. Ozu se dit : elle je l'envie, mais lui je ne l'envie pas. Et il songe combien il lui sera difficile de transcrire dans la fiction ce que la réalité lui offre à cet instant précis, ce que ses yeux absorbent et ce que son corps ressent et qu'il faudra bien quand même transmettre. Il soupire, la vie est une complexe alchimie.

Il éprouve une étrange sensation, la tête lui tourne un peu, c'est un léger vertige, comme s'il ployait sous la masse des jours. Il essaie de s'asseoir, mais non, il est déjà assis, ce n'est pas lui, c'est autre chose, c'est le plancher qui penche, qui glisse insensiblement comme s'il s'inclinait. Ozu tangué bizarrement. La sensation va grandissant puis d'un coup tout le sol se met à grelotter, il vibre, le sol tremble comme s'il était terrorisé. Tout bouge, plus rien ne tient, les objets chutent, se brisent, roulent sur le sol, les meubles se déplacent tout seuls, les meubles sont devenus vivants et s'enfuient. Il n'y a plus de terre ferme, tout ce qui existe ressemble à du tissu, les murs oscillent comme des roseaux. Son corps lui-même n'est plus qu'une brindille, la terre tremble et l'a abandonné. Des morceaux de toit, des pans de mur, des pierres, du plâtre, des tuiles passent devant la fenêtre, le sommet de l'immeuble va s'effondrer, il faut s'abriter, sous la table, dans l'encadrement de la porte, il faut partir, sortir d'ici, aller dans un espace dégagé où rien ne le menacera plus, ni les édifices qui s'écroulent, ni la chaussée qui s'ouvre. Le tremblement dure, il dure, et plus il dure, plus la